La Pléiade Rouge.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
HORACE.

En lisant les feuilles rouges, on dirait que tous ceux qui partagent les idées de la démocratie nouvelle, sont des phénomènes bien supérieurs à ceux qui ont pu être observés jusqu'ici du point que nous occupons sur cette triste planète. C'est surtout à la suite des dernières élections que l'on a renchéri sur les éloges que, rédacteurs, correspondans et collaborateurs se prodiguaient *ad invicem* comme aurait dit, il n'y a pas longtemps, sur les bancs du collége, le petit nombre d'entre eux qui ont eu l'avantage de s'y asseoir.

Outre ces journaux, la presse anglaise, en général, qui ne loue les Canadiens-français que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir, et n'a de tendresse que pour ceux d'entre nous qui travaillent à affaiblir nos compatriotes en les divisant, tandis qu'elle traitait d'incapables et d'imbéciles les Morin, les Taché, les Chauveau, les Cartier, et tous les hommes distingués de notre race; la presse anglaise, disons-nous, était pleine de prédictions encourageantes à l'adresse des hommes nouveaux destinés à inaugurer l'ère du progrès chez nos compatriotes, hélas! si encroutés de préjugés!

En voyant le mépris aussi gratuitement prodigué, j'aurais dû penser que l'éloge l'était plus gratuitement encore; mais, comme tant d'autres, je me laissai prendre à la réclame, et j'attendis avec une vive impatience l'apparition sur notre horizon parlementaire, des astres nouveaux qui devaient jeter un éclat sans pareil.

Treize adeptes élus dans le district de Montréal devaient former cette brillante constellation. Quel n'a pas été mon désappointement en n'y trouvant qu'une seule étoile de première grandeur, et pas moins de six ou sept qui ne sont pas visibles à l'œil nu dans la sphère des intelligences!

Le *Moniteur Canadien* avait décrit la pléiade comme étant composée « de jeunes gens d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie et d'une indépendance de caractère à toute épreuve. » Il y a bien un peu à défalquer sur ce calcul d'une exactitude peu astronomique. Par exemple, peut-on dire en conscience que l'aimable docteur Valois, que le sémillant M. Dufresne, soient encore à la fleur de l'âge? Est-il bien constaté que M. Prévost soit une intelligence supérieure? Sommes-nous bien certains que MM. Darche, Bourassa et Guévremont, aient terminé leur éducation politique ou autre? Le cauteleux M. Jobin et tous les hommes vénérables que je viens de nommer, ont-ils fait preuve d'une grande indépendance de caractère en s'attachant au char des deux ou trois collégiens qui les conduisent ils ne savent où? Enfin, M. Mar-

childon, qui a bien la prétention d'avoir été le précurseur des astres nouveaux, est-il la personnification de " l'intelligence supérieure et de l'éducation accomplie ? "

Voilà, certes, de grands problèmes, et, pour les résoudre, il nous faudra passer toutes ces étoiles en revue l'une après l'autre. Nous ne le ferons qu'après avoir invoqué la muse Uranie, qui préside aux harmonies des sphères célestes, et nous la prierons, par la même occasion, de vouloir bien répandre sa douce influence sur les cerveaux des juges de paix électifs que l'on nous a promis, et, sans faire semblant de rien, faire tourner notre globe assez doucement pour que nous ayons des parlemens annuels sans trop en souffrir.....

I.

M. DORION, DE MONTRÉAL.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
" VOLTAIRE."

M. Dorion a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique. Personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé.

Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exceptian péremptoire en droit perpétuelle, écrite dans le style de ses discours, qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même songe qu'avait fait Joseph, longtemps avant que d'être premier ministre de Pharaon. Il rêva que douze des étoiles les plus rouges de la pléïade, y comprise celle de son petit frère Eric, s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme : la première fois, lorsqu'ayant une dizaine d'années, il avait signé une pétition contre les griefs ; circonstance qu'il a rapportée en chambre dans son premier discours ; et la seconde fois, lorsqu'il lui était arrivé de signer comme secrétaire le manifeste de l'association annexioniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne.

Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-annexionistes de Montréal, le prenaient pour leur candidat ; MM. Holton, et Young et le comité annexioniste, souscrivaient les fonds nécessaires, et M. Dorion allait d'un pas sûr se porter à la tête de l'opposition Bas-canadienne. Il n'est que juste de dire que si on l'eût prié d'aller remplacer pour quelque temps le président des Etats-Unis ou l'empereur des Français, il l'eût fait sans plus d'hésitation et avec le même air de modestie apprêtée.

Le successeur de M. Papineau peut avoir 34 ans. Il a de l'éducation et des talens ordinaires, servis par beaucoup de travail.

Son physique n'est pas avantageux. Il y a dans toute sa personne et même dans sa conformation phrénologique, quelque chose de grêle, de mesquin, d'étroit, d'inachevé, qui contraste singulièrement avec la démocratie à tous cuirs, et le progrès au pas de charge dont on a voulu le faire le premier champion. On n'est pas étonné en voyant qu'il n'ait pu supporter le poids de l'ancien bagage de son parti et qu'il se soit contenté de détacher du fagot républicain, pour les présenter comme deux merveilles, à l'univers étonné, les deux chétives mesures des juges de paix électifs et des parlemens annuels.

La physionomie de M. Dorion est empreinte d'une teinte mélancolique qui n'est pas sans quelque charme lorsqu'elle est à repos, mais qui disparaît, lorsqu'il parle, dans les nombreuses contractions des muscles, qui se crispent alors sous sa peau billieuse. Il pourrait se faire que des études opiniâtres aient ainsi profondément labouré son visage ; d'autres pourraient y voir le travail de l'ambition et de la jalousie longtemps comprimées.

Je ne crois pas que M. Dorion ait jamais rien écrit, pas même le manifeste annexioniste ; mais il parle facilement, longuement et sur toutes sortes de sujets. Il ne manque pas d'attirer l'attention par cette qualité que les Anglais appellent *earnestness ;* mais il n'a, ni dans les idées, ni dans le langage, ni dans la voix, ni dans le geste, ni dans le cœur, rien de ce qui constitue l'orateur véritable. Il précipite ses phrases avec une certaine élasticité monotone, dont il marque la cadence par une oscillation continuelle de sa petite personne sur ses jambes grèles, à la manière de ces figures à ressort que l'on voit sortir à l'improviste d'une tabatière. Il n'a guère de méthode, et revient volontiers sur ce qu'il a déjà dit, tout en s'efforçant de dire autre chose. Cela, joint à l'uniformité de son débit, fait que l'on ne sait point où il s'arrêtera, ni même s'il a l'intention de jamais en finir.

Les grandes idées, les répliques vigoureuses, les chaleureuses paroles, ont passé loin de ses lèvres ; mais les petits faits, les citations qui visent à l'érudition, les arguments propres à faire triompher un mur mitoyen ou un cours d'eau ne lui font jamais défaut. Il aime à étaler des connaissances historiques ou constitutionnelles fraîchement acquises, mais pas encore assez bien digérées pour l'empêcher de commettre de lourds quiproquos. A différentes reprises, il a été interrompu par un adversaire qui lui disait: " Mais la chose ne s'est pas ainsi passée ; en voici la preuve." Il répond alors qu'il a cru comprendre le contraire, que ses voisins, les deux hommes du monde les plus véridiques et les plus sincères, M. McKenzie et l'ex-orateur McDonald, sont sous la même impression, et il pousse son argumentation du fait, comme s'il n'eût pas été interrompu, comme si son avancé n'était pas controuvé.

Bien que M. Dorion soit, et surtout désire être homme à bonnes manières, homme du monde, il n'a pas toujours en chambre le sentiment de ce qui convient. Par exemple, dans une discussion récente, tandis que M. Hincks lisait une lettre de M. Baldwin, M. Dorion se lève et dit: L'honorable membre sans doute sera tenu de produire sa propre lettre qui a provoqué la réponse de M. Baldwin.—Pourquoi cela, demande M. Hincks étonné ?—Parce que vous avez bien pu lui faire un faux exposé des faits, répond avec persistance le député de Montréal. Une telle sortie fit tomber les bras ou hausser les épaules de tous ceux qui savent un peu ce qu'est M. Baldwin, et surtout de ceux qui l'on vu remplir bien autrement le rôle de chef de l'opposition.

M. Dorion avise moins au choix de ses idées qu'au succès de celles qu'il adopte. Il nous dira, par exemple, que ce que veulent la démocratie et son parti, c'est l'élection des juges de paix. Il ne cherchera pas à vous prouver que cela est bon, ou, du moins, moins méchant que ce que nous avons ; il ne répondra pas à l'objection qu'on lui fera, que, lorsqu'un comité peut bien élire un Darche ou un Guévremont pour représentant, une paroisse pourrait bien élire un Pierre Blanchet pour juge de paix ; oh ! non, mais il vous dira que le peuple veut ce qu'il veut ; que lui, M. Dorion, finira par l'emporter ; que les ministres seront battus, et que la démocratie rouge est une, indivisible, éternelle, omnisciente et omnipo-

tente à toujours et à jamais ; et MM. Valois, Jobin, Darche, Prévost et Guévremont, de crier comme l'oiseau de la fable :

" Mais, vraiment, c'est cela : j'y vois comme en plein jour."

M. Dorion paraît craindre avant tout que l'on ignore ou que l'on oublie qu'il y a dans la chambre un parti démocratique et que c'est lui qui en est le chef. Il ne manque jamais une occasion, comme dirait M. Cauchon, de *s'affirmer.* Lorsqu'il ne diffère pas d'avec les ministres sur une mesure quelconque, il leur signifie son consentement en bonne forme, afin qu'il soit constaté qu'ils ne procèdent qu'avec sa permission. Rien ne se peut faire dans la chambre sans qu'il intervienne d'une manière ou d'une autre. Si un membre présente une requête ou introduit un bill, M. Dorion se lève, lui demande où il en veut venir et le catéchise du haut en bas. S'il laisse allumer le gaz à l'heure conclue, sans déclarer expressément qu'il n'y a pas d'objection, c'est sans doute qu'il a, là-dessus comme en d'autres points plus importants, quelque entendement secret avec l'impartial M. Sicotte.

On me demandera peut-être, avant d'en finir, à quel but M. Dorion conduit son parti, ou, comme il dit, *mon parti.* Je serai bien empêché de répondre tant qu'il n'aura pas accouché d'autre chose que des parlemens annuels. Tout ce que l'on peut dire sur le programe caché de la Montagne, c'est *fiat lux !* Mais ce que je vous dirai plus facilement, c'est que *mon parti* ne pourra jamais être déclaré satisfait, tant que M. Dorion n'aura pas été fait procureur-général, et qu'alors, si tout le monde veut dire comme lui, la démocratie rouge.... ma foi, sera bleue !

M. Dorion est trop infiniment et trop exclusivement avocat, pour qu'il en soit autrement.

—

II.

M. PAPIN.

Well roared lion!

SHAKESPEAR.

Avant que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au *Moniteur,* il a été résolu d'une voix unanime que M. Papin serait le Danton de la Montagne.

M. Papin a dû ce choix à sa haute taille, à sa grosse voix, et à ses larges épaules. C'est toujours lui que l'on voit et que l'on entend le premier. Il possède un beau physique et n'ignore pas cet avantage qu'il fait valoir par une démarche altière et des allures de mousquetaire. Sa voix est puissante, et elle serait belle s'il ne la fesait pas quelquefois sourde en essayant de la rendre solennelle.

M. Papin écrit peu et, me dit-on, il parle comme tout le monde qui se mêle de parler, sans tomber beaucoup, ni s'élever très-haut. Il vise quelquefois au bel esprit et ne réussit pas dans ce genre, ni dans ses discours, ni dans ses interruptions, qu'il rend fréquentes. Il a été un peu gâté par les journaux de son parti, et il semble croire que sa personne, sa voix, et surtout la barbe qu'il porte comme Eugène Sue et John Young, doivent faire sur ses adversaires l'effet de la tête de Méduse, sans qu'il lui soit nécessaire de songer à ce qu'il dit ni comment il le dit.

Plusieurs orateurs dans leurs clubs, à l'Institut Canadien de Montréal et, je suppose, dans des exercices d'éloquence à la maison, s'étaient formé un vocabulaire de certains mots et de certaines phrases, comme, par exemple : « *Possédant* (eux) ou *ne possédant pas* (leurs adversaires) cette indépendance de caractère," ou bien : « en élevant ma voix dans cette enceinte," ou encore : « un gouvernement corrupteur et corrompu " et cette autre phrase : « en présence de la chambre et en présence du pays." Ces joyaux oratoires, dont tous les membres du parti ornent leurs discours, forment, pour bien dire, le fonds de ceux de M. Papin. Si ce n'était que de l'embarras d'y substituer autre chose, il les abandonnerait cependant, car on l'a averti charitablement que M. Marchildon avait eu l'avantage d'inaugurer ces phrases dans la dernière session, les ayant, lui, entendues dans les assemblées publiques ou apprises par cœur dans les colonnes du défunt *Avenir*.

M. Masson a pris la liberté de demander à M. Papin combien il avait mangé de pain béni et bu d'eau bénite pour entrer en chambre. La question n'était pas, il faut l'avouer, strictement parlementaire, et M. Sicotte, qui veille avec la plus grande sollicitude à ce que l'on observe la civilité puérile et honnête à l'égard de la Montagne, rappela le représentant de Soulanges à l'ordre.

Il est fâcheux cependant que M. Papin ne daigne pas expliquer, « *en présence de la chambre et du pays*," à quelles conditions il s'est fait élire. Il a été bruit dans le temps, sinon de pain béni et d'eau bénite, du moins de certains éloges adressés à M. Morin et à M. LaFontaine, d'expressions *bienveillantes* envers le clergé et les institutions catholiques, d'une promesse solennelle qui a dû flatter notre souveraine légitime, de ne pas travailler à lui enlever cette partie de ses domaines d'ici à quatre ans ; ce qui, joint au serment que M. Papin et ses collègues ont prêté sans aucune réserve mentale, et à la victoire dernièrement remportée sur les Russes, doit contribuer puissamment à la sécurité de l'empire Britannique.

Le clergé n'a peut-être pas, cependant, autant de motifs de confiance que peut en avoir le cabinet de St. James. Les engagements que M. Papin a pris à l'égard de nos institutions, n'étaient pas, à ce qu'il paraît, pour toute la durée du parlement ; car, déjà, avec trois autres démocrates, il a voté de compagnie avec M. Brown sur l'incorporation du collége Masson.

Le député de l'Assomption est, au reste, un bon enfant ; sa figure a même une expression assez joviale lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton. S'il a beaucoup de la rudesse, il n'a assurément rien du génie ni de la férocité du célèbre conventionnel. Ses discours n'ébranlent bien profondément ni le trône, ni l'autel, ni quoi que ce soit ; et tout ce qui reste dans l'esprit lorsque sa grosse voix a cessé de se faire entendre c'est : *vox, vox et prœtereà nihil !*

—

III.

M. PRÉVOST.

Non hic, sed Barabas !

M. Prévost est notaire, et, qui plus est, banquier dans son village. Terrebonne est sa patrie. A coup sûr, M. Prévost n'a voyagé ni dans

le monde physique, ni dans le monde intellectuel ; il a pour le coin de terre qui l'a vu naître, un amour de bucolique. Il lui importe peu que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient dépossédés ; que Sébastopol résiste ou soit démantelée, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne.

M. Prévost est un homme de nerf. Il en a tant qu'il en est tourmenté ; il s'agite continuellement, et, pendant son discours sur l'adresse, vous eussiez entendu craquer ses jointures comme celles de Pierre-le-Cruel d'Espagne. Sa figure est pâle, maigre et rendue plus sinistre encore par d'énormes favoris noirs. Il ne dit pas ses phrases, il les éternue. Sa voix est forte, stridente et saccadée ; et si son argumentation avait la moitié du formidable de l'appareil qui sert de véhicule aux récriminations du comté de Terrebonne, M. Prévost aurait déjà démoli autant de ministères qu'il y a de Rouges en chambre. Lorsqu'il éclatait en reproches contre le gouvernement, dans son discours sur l'adresse, M. McKenzie et M. Brown regrettaient de toute leur âme de ne pas comprendre le français, afin de pouvoir faire connaître au Haut-Canada toutes les iniquités que M. Morin avait commises. Ils ne se doutaient point que tant d'éloquence était dépensée au sujet de la cour de circuit, de la cour des commissaires, du bureau d'enrégistrement et du bureau de poste de Terrebonne.

Nous ne voulons pas alarmer inutilement les démocrates qui ont élu M. Prévost ; mais nous devons dire que, depuis quelque temps, il fréquente assez assidûment les banquettes ministérielles. On l'a même vu souvent parler à M. Morin qui, suffisamment vengé par sa présence, n'a pas l'air à lui en vouloir. O vertu, ô patriotisme, ô honneur politique, *ô sainte indépendance de caractère*, que deviendriez-vous, où vous réfugieriez-vous si, *en présence de la chambre et du pays*, le vertueux citoyen Prévost allait se laisser corrompre par le traître Morin !

Depuis son discours sur l'adresse, M. Prévost, qui avait fait " son éducation politique à l'école des Papineau, des Lafontaine et des Morin " (*sic*), qui, de plus, " avait appris à estimer son pays dans les 92 résolutions et dans le manifeste de la réforme " (*sic*), M. Prévost " qui est pour le système électif appliqué à toutes choses " et qui a précisément donné lui-même à ce système le plus vigoureux soufflet qu'il ait jamais reçu ; M. Prévost n'a plus repris la parole.

Ses amis espèrent qu'il persévèrera, et ils assurent qu'il attend le papier d'*immortelle* afin d'écrire pour la postérité.

—

IV.

M. DORION, D'ARTHABASKA.

" Ils étaient un million de diablotins à me marteler la cervelle."

ALFRED DE VIGNY.

M. Jean-Baptiste Eric Dorion, ce n'est pas le diable.... le diable, du moins, tel que le fait Milton. C'est un diablotin des contes fantastiques, comme celui, par exemple, qui venait enlever la perruque du docteur

McGregor. Mis à côté de M. Papin, c'est, physiquement, le contraste le plus frappant que l'on puisse v[illegible]. Il semble que ceux qui ont envoyé les Rouges en chambre, aient voulu former une collection anthropologique complète, du nain au géant et de l'Antinoüs au Satyre.

Jamais ébauche de caricaturiste n'a fait plus mal à voir. Un crâne de vieillard sur un visage et un corps d'enfant, des yeux hors de tête, une bouche fendue à l'excès, des lèvres minces et contractées laissant échapper une voix stridente, nazillarde et cassée, voilà celui que ses amis eux-mêmes ont consenti à classer à part, en l'appelant comme tout le monde: l'*Enfant Terrible!* Nouveau genre à inscrire dans les catalogues—comment dirons nous? *Infans terribilis borealis* ou *Canadensis* ou *Arthabacencis?* Que les naturalistes s'en tirent de leur mieux, pour moi, je ne me sens pas de force à lui mettre une étiquette.

Si encore, il riait méchamment comme les diablotins de Saint-Antoine ou comme M. McKenzie; mais non, il est d'un sérieux de glace. Il y a du lugubre dans tout ce qu'il fait ou dit. La lanterne et la guillotine qui sont indubitablement au fond de sa pensée, se trahissent à la surface. Il déguise, il injurie, il soupçonne, il suppose, il accuse, sans se fâcher, sans s'émouvoir, sans se déranger. D'une activité fébrile et maladive, aux dehors calmes, il pousse tout devant lui avec l'aveuglement et la résignation de la fatalité. Il ose aborder toutes les questions, s'attaquer à tout ce qui soutient l'ordre social, avec une audace qui contraste avec l'exiguité de sa personne et le timbre de sa voix, au point que l'on éprouve en l'entendant une sensation pénible et indéfinissable. On ne saurait mieux le comparer qu'à celle que doivent causer en mer les grignottements de la vermine, qui ronge les flancs de votre navire.

Dès la première séance de la session, il donna la mesure de ce qu'il peut dire et faire en déclarant, sans sourciller, que le parti démocratique se respectait trop pour aller dans les conciliabules des ministres se souiller à leur contact. Une telle expression, adressée à M. Morin et à ses collègues, produisit une sensation profonde de dégoût, qui fut partagée par plusieurs *montagnards*, et ne fut dissipée que par un long et franc éclat de rire parti de la galerie.

Quant à M. Dorion lui-même, nous l'avons dit, il ne rit jamais et reste parfaitement impassible. Seulement, dans les longues séances de la chambre, après minuit, on entend quelquefois une petite voix glapissante qui crie ou plutôt qui chante sur un mode élevé et plaintif: *Ecoutez! Ecoutez!* Que la démocratie nous pardonne ce qu'il peut y avoir de trop féodal daes la comparaison, mais on dirait la voix lugubre de la chouette descendant, dans le silence de la nuit, d'une des hautes tours de quelque château en ruines. Eh bien, c'est le cri de l'enfant terrible! *Infans terribilis borealis, sive glacialis, sive Canadensis, sive Arthabacensis!*

La même voix se fit aussi entendre lorsque M. Turcotte reprocha à la Montagne d'avoir abandonné l'annexion. Elle chanta *ça viendra, ça viendra!* sur le ton de *ça ira* de la première république, ou plutôt sur celui des *lampions* de la dernière.

Toute besogne odieuse revient de droit à l'Enfant Terrible. Ce ne fut ni son frère, le chef orthodoxe du parti, ni M. Papin qui fait généralement les fonctions de tambour-major, ce fut lui que l'on chargea de l'exécution sommaire.. de Thimothée Brodeur. De l'air et du ton qu'il y allait, il était évidemment prêt à purifier la chambre, comme il l'a dit, et à chasser, d'urgence et sans désemparer, tout le parti ministériel.

Le vocabulaire ou plutôt le *phrasier* de la Montagne tout entier fut mis à contribution dans cette séance par M. Dorion, d'Arthabaska.

M. Brodeur, que le comté de Bagot avait élu unanimement et qu'il vient de réélire, malgré tous les efforts du parti rouge et des amis de M. Sicotte, malgré toute l'influence personnelle de M. Dessaulles; M. Brodeur "*souillait la chambre* par sa présence"—"c'était un *attentat* à la majorité de la *représentation nationale*"—"la *volonté du peuple* n'était plus *souveraine*"—"un *intrus usurpait* les nobles attributs de la représentation"—"il y avait eu connivence entre lui et un *gouvernement corrupteur et corrompu*"—"un *salarié du pouvoir* avait osé s'asseoir sur les *siéges réservés pour les élus du peuple*"—"il fallait *purger* la chambre au plus vîte de ceux qui la *souillaient* par leur présence," et que sais-je encore, moi? Mais, au milieu de tout ce fatras pseudo-patriotique, il y avait bien une petite contradiction. La nullité invoquée reposait surtout sur ce que M. Brodeur aurait pu, à la rigueur, étant officier-rapporteur, s'élire lui-même et sans le consentement des électeurs. Or, M. Dorion, dans son zèle, alla jusqu'à déclarer que M. Brodeur avait été envoyé par le comté de Bagot pour faire de l'opposition au gouvernement et pour soutenir les idées démocratiques, mais que, redoutant le résultat d'une contestation, il avait trahi son mandat en votant pour M. Cartier comme orateur. S'il avait été *envoyé* dans un but quelconque, il n'était donc pas venu de lui-même; s'il avait un *mandat* à trahir, il était donc un *mandataire*; on le savait et l'on voulait profiter d'une informalité, d'une erreur, pour exercer une vengeance politique. Cet inévitable dilemne, créé par son propre cynisme, n'arrêta point M. Dorion. C'est partie de son système et de celui de son frère, de tenir pour non avenu l'argument auquel ils ne peuvent répondre. Ils ne combattent pas un syllogisme; pour formidable qu'il soit, ils sautent par-dessus à pieds joints. La recette est commode, surtout lorsqu'il s'agit d'éclairer la religion d'un Prévost, d'un Darche ou d'un Guévremont.

M. Dorion a été éditeur de gazette, comme M. Brown, M. McKenzie et M. Ferres, et, si l'on en juge par ces échantillons, il semble que la conscience d'un homme gagne une peau épaisse à ce métier. L'*Avenir* a été deux fois tué sous lui, et, après sa deuxième déconvenue, l'Enfant Terrible s'en fut fonder un village qu'il appela du nom d'*Avenirville*.

Le pays respira. L'activité et l'énergie incontestables de M. Dorion allaient être employées à quelque chose d'utile ou au moins d'innocent. Tout ce dont la société était menacée, au pis-aller, c'était de voir éclore *dans les bois francs*, au fond de nos forêts séculaires, une fourmillière de petits hommes faits à l'image de l'Enfant Terrible, pratiquant entre eux les vertus démocratiques et sociales et maudissant dans leurs petits cœurs les sbires et les tyrans.

Mais, les soins d'un fondateur de colonie ne pouvaient suffire à notre héros; le grand œuvre de niveler et de *purger* la société, convenait beaucoup mieux à son génie; il est donc rentré dans la politique à la première occasion. On assure cependant que quelques-uns des moyens qu'il a adoptés pour se faire ouvrir les portes de la chambre, feraient honneur à une administration corruptrice et corrompue, et certains électeurs de son comté en sont tellement persuadés, qu'ils ont ôsé contester son élection. C'est sans doute la sécurité d'une bonne conscience qui l'engage à parler sans cesse de *purger* la chambre des intrus. Une petite circonstance contribue peut-être aussi à augmenter la paix de son cœur à cet égard. M.

Sicotte, par pure inadvertance, avait placé le nom de son frère, M. Dorion de Montréal, sur le comité général des élections. Il n'est que juste de dire qu'aussitôt qu'il vit la chambre se prononcer contre une aussi flagrante violation de toute décence, le frère déclara qu'il n'avait pas d'objection à ce que son nom fut retranché ; et M. Sicotte, qui ignore tout ce qui concerne les élections contestées en général et celles des Rouges en particulier, M. Sicotte dit tout uniment qu'il n'avait pas fait attention à cette circonstance. Le hasard cependant a encore voulu que M. Sicotte ait nommé à la place de M. Dorion de Montréal l'autre chef de l'opposition, M. Stanfield McDonald, et l'expérience consommée, la dextérité reconnue, la vertueuse délicatesse de l'ex-orateur, font que la bonne cause, loin d'avoir perdu, a même gagné au change.

On aurait tort de croire que l'Enfant Terrible, rendu en chambre, ait oublié sa colonie d'*Avenirville*. Il n'a pas présenté et fait imprimer moins d'une douzaine de requêtes, demandant, les unes un pont, les autres un chemin, celle-ci un turnpike, celles-là une augmentation de représentation, et toutes adressées *aux citoyens représentans du peuple*, par les *citoyens électeurs de Drummond et d'Arthabaska*. Il est à présumer qu'un duplicatum en aura été envoyé au *citoyen Bruce administrant les affaires en Canada pour et au nom de la république une et indivisible*.

Il n'y aurait qu'un inconvénient à ce que la chambre votât tout ce que M. Dorion demande pour ses comtés ! C'est qu'il ne resterait peut-être dans ce malheureux coffre où nos ministres, vous le savez, puisent hélas ! depuis si longtemps eux-mêmes, il n'y resterait peut-être pas de quoi faire imprimer les pétitions du citoyen Pierre Blanchet !

Or, je tiens à ce qu'on n'entrave pas les destinées du citoyen Pierre Blanchet. Le citoyen Pierre Blanchet a une carrière à fournir ; qu'on le laisse donc faire ! C'est lui qui devra conduire un jour la nouvelle phalange de la démocratie écarlate, qui poussera l'épée dans les reins la démocratie rouge arrivée au pouvoir ; c'est lui qui dénoncera comme des traîtres et des renégats le procureur-général Dorion, et le commissaire des terres Papin ; c'est lui qui, aidé des Darche, des Guévremont et des Marchildon d'alors, appellera le peuple au banquet ineffable de la véritable liberté, de la véritable fraternité, de la véritable égalité. . . .sans culottes, et peut-être sans chemises. Dites-moi, cela ne vaudra-t-il pas la peine d'être vu ?

—

V.

M. DAOUST, DE BEAUHARNAIS.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

M. Daoust a le droit de figurer dans cette galerie, immédiatement après l'Enfant Terrible. C'est lui qui, en substituant le *Pays* à l'*Avenir*, a sauvé la démocratie d'un naufrage complet.

De même que M. Dorion, de Montréal, n'est autre chose que son petit frère, revêtu des formes de la civilisation, le *Pays* n'est autre chose que l'*Avenir* avec un masque.

M. Daoust lui-même est un grand, rude, vigoureux et pas très-beau garçon, qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent.

En chambre, il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues de la Montagne. Il est vrai qu'en sa qualité de journaliste, c'est lui qui, sur les notes de ces messieurs, est chargé d'arranger, de corriger, de refaire et d'augmenter considérablement toutes ces improvisations, et ce ne serait pas être charitable que de ne pas sympathiser avec son dégoût.

M. Daoust, la plume en main, malgré beaucoup d'outrecuidance et de rudesse, a généralement montré plus de tact et de bon sens que la démocratie n'a coutume d'en admettre. C'est pour cela sans doute qu'il ne se lance pas dans les débats avec la même ardeur que quelques autres.

Il a porté la soutane et semble tenir par ses allures à effacer tout vestige de son ancien état. Il y réussira encore mieux s'il continue à voter avec M. Brown, M. Papin et les Dorion, contre nos institutions religieuses.

Depuis qu'il est en chambre, il a prononcé un seul discours, dans lequel il a répété assez nonchalamment ce que les chefs avaient dit, et il s'est informé si l'on allait abolir le droit d'appel au conseil privé.

De la part d'un homme qui, dans le *Pays*, depuis plus de deux ans, désigne tous nos ministres comme des incapables et des imbéciles, qui se plaint sans cesse de ce que rien ne se fait et de ce que rien n'avance, le *véritable* pays est en droit d'attendre quelque chose de plus, et il attend patiemment, comme un brave homme de pays qu'il est.

—

VI.

M. DUFRESNE.

> Que dire? Que penser?
>
> M. Vign.

Cinquante et quelques années, du moins en apparence, grosse tête, plus large derrière que devant, regard incertain, physionomie débonnaire dé-marche à l'avenant, voix forte et ronflante, tel est M. Dufresne et tel n'était pas sans doute le marquis de Montcalm, dont il a le premier l'honneur de porter le nom dans notre législature.

M. Dufresne n'est pas aussi béotien qu'il en a l'air. Il parle en français et en anglais beaucoup mieux que M. Marchildon, mieux que M. Prévost et presqu'aussi bien que M. Papin ; ce qui étonnera fort ce dernier. C'est un honnête homme et un homme de bon sens fourvoyé.

Malgré cela, nous ne pourrons le laisser passer avec le signalement que lui donne le *Moniteur* et admettre que ce soit " un jeune homme d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve."

—

VII.

M. LABERGE.

> Il faut bien que je les suive.... puisque je suis un de leurs chefs!
>
> Scribe.

Saluons avec respect la seule étoile de première grandeur qu'il y ait dans toute la constellation!

M. Laberge est de très petite taille, mais d'assez jolies formes ; sa tête surtout est belle ; ses yeux ont une expression de douceur accom-

gnée de finesse ; sa bouche a de la causticité. Chez lui, les facultés perceptives l'emportent de beaucoup sur les facultés discernantes, comme on le voit de suite dans sa physionomie et sur son front proéminent à la base.

M. Laberge a véritablement " l'intelligence supérieure et l'éducation accomplie " que le *Moniteur* avait déclaré officiellement appartenir à tous les députés rouges. Il n'a peut-être pas au même degré " l'indépendance de caractère " qui forme le complément du signalement démocratique.

Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution ; et si une argumentation nerveuse et serrée manque presque toujours à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie. Autant M. Dorion, de Montréal, ennuie et fatigue avec ses arguties péremptoires et perpétuelles comme ses exceptions, autant M. Laberge plaît avec ses discours gentils et bien tournés. On le dit très éloquent lorsqu'il se passionne, et cela doit être, car sa voix est sympathique ; mais, en chambre, il s'est borné jusqu'à présent à une sorte de persifflage élégant qui intéresse sans émouvoir. Sa figure favorite est l'antithèse, et, chez lui, elle fixe quelquefois le jeu de mots : ce qui n'est pas du tout parlementaire, le genre parlementaire ayant été inventé par les Anglais, qui se sont toujours abstenus d'avoir de l'esprit.

Il ne fait pas un usage immodéré des phrases sacramentelles. Il n'a parlé qu'une couple de fois d'un gouvernement corrompu, et n'a pas ajouté qu'il était corrupteur ; il n'a encore rien dit de son indépendance de caractère, et n'a pas même l'air de se douter " qu'en élevant sa voix dans cette enceinte, il parle en présence de la chambre et en présence du pays."

Cet oubli des convenances, ce mépris des formes démocratiques, n'ont pas peu contribué à le rendre suspect.

De plus, il nous a menacés de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de nos institutions. On vous exempterait, M. Laberge, de verser même la première, si vous vouliez seulement nous dire quelles sont *les vieilleries* auxquelles vous tenez si peu que de ne pas vouloir répandre pour elles une seule goutte de *cette encre* dont votre parti se montre si prodigue.

Avec la compagnie que vous tenez, une telle restriction ne laisse pas que d'être inquiétante. On désirerait aussi savoir, au premier moment de loisir que vous laissera votre grande mesure des juges de paix électifs, quelle est l'*allonge* que vous vous proposez de faire au programme démocratique. La chose est beaucoup plus grave qu'elle n'en a l'air, et votre réponse sur le tout est attendue avec une anxiété qui n'est égalée que par l'estime que l'on a pour vous.

M. Laberge est un talent distingué. Ce n'est ni un prophète, ni un sphinx, ni une sibylle, comme le donnent à entendre quelques ministériels malicieux, afin d'aiguiser la jalousie de ses collègues de la Montagne ; mais, tel qu'il est, il peut bien inspirer des craintes sérieuses aux ambitieux du parti. Aussi s'efforcent-ils de proclamer qu'il est un homme d'imagination, un caractère original et paresseux, un littérateur, un poète : ce qui est une manière comme une autre de commencer à insinuer qu'un homme n'est bon à rien.

En comparant le député d'Iberville à la plupart de ceux qui l'environnent, on se demande comment il est venu là ? Hélas ! comme a

dit Virgile, de combien d'erreurs n'est pas capable un jeune homme tourmenté par un amour impitoyable.... *Quid juvensis....?*

C'est cette belle divinité terrestre qui s'appelle la louange, qui a séduit le cœur de M. Laberge; c'est elle qui lui a inspiré une de ces passions effrénées que toutes les ovations démocratiques auront bien de la peine à satisfaire, car il est homme à en reconnaître tôt ou tard, si ce n'est déjà, tout le néant, à sentir toute la fadeur de l'encens grossier que l'on brûle dans les colonnes du *Pays* et du *Moniteur*.

M. Laberge sortait du collége. Il avait caressé, comme tous les jeunes cœurs, ce fantôme du républicanisme à la façon de Rome et de Lacédémone, personnifié par les Scœvola, les Coclès et les Léonidas. Entré dans le monde, il s'aperçut bientôt que de se faire crever un œil était de nos jours un triste moyen d'arriver à la postérité; qu'il n'y avait pas souvent de Thermopyles à défendre; qu'enfin, de se brûler la main sur le brasier d'un bivouac, était commettre une action susceptible de demeurer incomprise. Il regardait inquiet autour de lui; on s'en aperçut, on l'entoura et on lui dit: il faut parler et écrire le bavardage des clubs et le verbiage du journalisme: voilà les Thermopyles d'aujourd'hui! Vous serez tenu de nous faire des éloges; mais, en revanche, nous vous encenserons de notre mieux. La nouvelle école que l'on fondait s'appuyait sur deux principes immuables: dire tout le bien possible de ses amis, et tout le mal, même impossible, de ses adversaires.

Enfin, le jeune homme avait besoin d'action, d'expansion, d'un peu de fumée: il fallait choisir entre la voie ordinaire battue par tout le monde, ou se lancer dans une voie nouvelle et inconnue: le premier parti était le plus sage, le second le plus brillant. L'imagination, déjà grande et forte, l'emporta sur la sagesse, qui ne fesait que de naître.

C'est ce qui explique pourquoi M. Laberge, abreuvé aux sources rafraîchissantes du catholicisme, se laisse emporter par les éloges de ces feuilles vénéneuses, le *Semeur*, le *Moniteur* et le *Cultivateur;* pourquoi, lui, honnête et généreux, souffre qu'en parlant de l'abolition des dîmes, on flatte les plus sordides cupidités; pourquoi, instruit et intelligent, il se laisse imposer des billevesées, comme les juges de paix électifs et les parlements annuels. Ce n'est pas qu'il veuille se faire un marche-pied de toutes ces choses pour devenir procureur-général; il abandonne cela volontiers au chef suprême; mais c'est qu'il tient à honneur de jouer son rôle jusqu'au bout; et, comme on lui a assuré qu'il était un des chefs, il se dit à lui-même, comme le personnage de Scribe: Il faut bien que je les suive!

Ira-t-il loin, me demandez-vous? Mais, sans doute! Est-ce que l'on sait où l'on s'arrête, lorsqu'on a pour vous guider en avant l'Enfant Terrible, et, par derrière, pour vous pousser, le citoyen Pierre Blanchet!

—

VIII.

MM. BOURASSA, DARCHE ET GUÉVREMONT.

> Tout ce qui arrive dans le monde, a son signe qui le précède.
>
> LAMENNAIS.

La nébuleuse que voici, et qui est supposée se composer de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur, mérite une attention toute

spéciale. La découverte qui vient d'en être faite est un signe des temps.

Depuis des années que l'on prêche au peuple souverain qu'il est infaillible, omnipotent et omniscient, il lui est revenu qu'il pourrait bien se passer de ceux-là même qui lui ont enseigné ces belles choses. Il s'est donc mis, dans quelques comtés, à choisir ses représentants, comme il élit souvent des commissaires d'école, et comme il élira bientôt des juges de paix ; c'est-à-dire, en raison directe des masses, et en raison inverse des connaissances.

M. Marchildon a été le premier signe des temps.

Comète à l'orbite fantastique, lancée dans une course furibonde en dehors de toutes les sphères de la raison humaine, cet astre, quoiqu'il soit rouge, ne peut être rattaché à aucun système et ne saurait faire partie de la Pléïade. D'ailleurs, nous aurions peine à le suivre dans ses furieux écarts.

Il n'en est pas de même de notre nébuleuse, qui a toute l'immobilité des étoiles fixes.

M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique. Rien ne remue, rien ne change, rien ne s'agite sur cette figure carrée qui pourrait être facilement reproduite par quatre coups de ciseau donnés sur le premier bloc venu. Depuis le commencement de la session, il est silencieusement assis à côté de M. Darche.

Celui-ci, du moins, a quelque chose de pittoresque. Une chevelure qui paraît avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie, un costume ultra-démocratique, une physionomie dure, ramassée et comme se morfondant dans un continuel mécontentement de tout le monde et de toutes choses ; voilà ce qui distingue M. Darche de son voisin M. Bourassa.

C'est bien l'homme à qui l'on a persuadé que tout habit noir recouvre un aigrefin qui cherche à vivre à ses dépens ; que la caisse publique est livrée au pillage ; que les curés s'engraissent des sueurs du peuple ; que les hommes de professions sont tous des voleurs ; que le peuple a un droit imprescriptible à ne payer jamais rien, et à se faire payer énormément cher pour toute espèce de chose ; que tous les hommes sont nés et doivent mourir égaux, et que la mesure de cette égalité, c'est lui-même, M. Darche, au niveau de qui toutes choses doivent être ramenées ; enfin, que, s'il n'y prend pas garde, il sera bientôt vendu à l'encan comme un esclave ou comme une bête de somme, pour satisfaire à la cupidité des ministres.

Aussi, malgré qu'il soit assis au milieu des plus vertueux Montagnards, il n'a pas encore l'air de se croire en sûreté ; il tient son gilet de gros drap boutonné jusqu'au menton, garde ses poings fermés dans ses goussets, et jette de temps à autre sur tout ce qui l'environne un regard sournois et défiant.

C'est M. Darche qui présente et propose de faire imprimer les requêtes du citoyen Pierre Blanchet. La chambre s'est refusée à l'impression de celle qui demande l'abolition pure et simple du conseil législatif. La chambre a eu tort. Une requête du citoyen Pierre Blanchet, avec commentaires par le citoyen Darche, méritait de passer à la postérité.

M. Darche est, comme le citoyen Pierre Blanchet, pour l'abolition du conseil, pour l'abolition des rentes, pour l'abolition de toutes les taxes, pour l'abolition des dîmes, pour l'abolition des juges et des

avocats, et en général pour l'abolition et la démolition de tout ce qui peut gêner qui que ce soit.

De plus, l'horreur que M. Marchildon professe pour les chemins de fer, M. Darche la reporte sur les traîneaux à patins ; et les moments qu'il a pu dérober à son occupation favorite de coller des papiers pour les adresser aux électeurs de son comté et de tout le pays, il les a consacrés à préparer un projet de loi sur ce sujet. Je propose qu'on l'imprime à un million d'exemplaires, et que l'on vote une tonne de colle à M. Darche, pour qu'il le répande dans les cinq parties du monde.

Avis au beau sexe. M. Darche, qui n'est pas jeune, tant s'en faut, est célibataire. Considère-t-il la moitié du genre humain comme un obstacle au bonheur de l'autre moitié ? Persuadé que l'on devra tôt ou tard abolir la famille, s'est-il abstenu prudemment de former des liens qu'il lui faudrait rompre ? Je ne saurais vous le dire au juste, mais, rester célibataire dans nos campagnes, où l'on se marie si jeune, où l'on ne sait trop que faire dans les longues soirées d'hiver, c'est quelque chose de significatif, voir même de sinistre.

Connaissez-vous M. Guévremont ? Pour moi, il me semble que je le connaissais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler ! M. Guévremont est un petit homme brun, ou plutôt noir, que l'on est certain d'avoir rencontré de tout temps et à tous les coins de rue. Lorsqu'il fut élu contre M. Gouin, l'un des héros du vingt juin, la Montagne s'est montrée grandement scandalisée. Depuis, cependant, qu'on lui a persuadé qu'il était démocrate (et certes personne plus que lui n'a droit de l'être), on s'est persuadé à soi-même *que l'ex-voyageur des pays d'en haut* n'était pas moins habile qu'un autre.

Quoiqu'on en ait dit dans le temps, M. Guévremont sait lire et écrire, sauf l'orthographe dont, à l'exemple de plusieurs Montagnards plus illustres, il ne soupçonne pas l'existence.

Maintenant, je ne veux pas trop contester à la Montagne le droit qu'elle possède d'élever à ses propres frais un monument à ces trois hommes et à quelques autres : je n'y vois qu'une petite objection et je vais l'exposer le plus brièvement et le plus modestement possible.

Il n'y a pas cinquante Canadiens-Français parmi nos cent trente représentants. Ne serait-il pas bon de suppléer à la quantité par la qualité ? Malgré le bon sens tant vanté et le patriotisme à toute épreuve de ces messieurs, n'y aurait-il pas moyen de les remplacer par quelque chose de plus brillant ? Il me semble, sauf meilleur avis, que, situés comme nous le sommes, le moins nous élirons de Darche et de Marchildon, le mieux ce sera. Pour l'amour de Dieu, si nous ne pouvons nous entendre entre nous, tâchons du moins de nous faire respecter des autres origines !

IX.

M. BUREAU.

Nec pluribus impar.

M. Bureau est un député comme il y en a beaucoup du côté ministériel, instruit, intelligent, laborieux. S'il avait pris son siége à droite, ce serait un *ventru* et un *incapable :* il l'a pris à gauche, c'est un phœnix ! Il est parent ou allié des Dorion ; c'est la seule chose qui puisse expliquer sa conduite.

X.

M. VALOIS.

> Son œil vert et rond, son nez croche, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée, lui rappelaient *la Chouette*.
>
> EUGÈNE SUE.

Si l'Enfant Terrible a le cri de chouette, M. Valois en a la figure. Je remercie Eugène Sue de m'avoir épargné un portrait.

M. Valois est médecin, et, comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent, et conserve sur ses habits des souvenirs frappants de tous les événements de la journée. A cela il ajoute ce qui, dans un pareil cas, est un véritable luxe : l'habitude américaine, républicaine et très-visible au dehors, de macérer du tabac dans sa bouche.

Je ne sais pas au juste quels sont les succès des docteurs, mais ce doit être une terrible apparition au chevet du lit d'un malade, et capable dans certains cas de produire une révulsion salutaire.

En chambre, il s'est rendu justice en se plaçant au quatrième rang. Il ne parle jamais, à moins qu'il ne s'agisse de médecine ou d'économie ; mais il gronde continuellement à part lui, d'une voix grinçante et grésillante qui irrite les nerfs de ses voisins. Son occupation favorite est d'essuyer sans cesse les verres de ses lunettes, qui n'en deviennent que plus opaques, et l'on comprend aisément qu'il en soit ainsi.

Comme il est encore plus versé dans l'économie domestique que dans l'économie politique, on l'a placé à perpétuité sur le comité des contingens. Là, il gratte, rogne, suppute et marchande sur tous les petits salaires et sur toutes les petites dépenses. Il est la terreur des clercs et des messagers. Il n'est coulant que sur un seul point : celui de l'indemnité que nos représentants se votent si royalement.

Un gouvernement tout-à-fait de son goût serait celui qui ne lui coûterait rien du tout et lui donnerait beaucoup d'argent. Montrez-lui cela, et il dira bon soir à la démocratie. En attendant, il y tient avec un acharnement d'autant plus grand qu'il la croit destinée à résoudre le problème que je viens d'indiquer.

—

XI.

M. JOBIN.

> Le monde sera propre et net comme une écuelle,
> Et l'humanitainerie en fera sa gamelle.
>
> POEMES HUMANITAIRES.

Comme M. Valois, M. Jobin est un représentant de 1851. Sa politique n'a pas été aussi uniforme que celle de l'inflexible patriote dont je viens de parler.

Lorsqu'il entra en chambre, il avait été annoncé comme *Rouge*. Il débuta par voter avec le gouvernement d'alors. Plus tard, il montra de ces velléités d'opposition qui classent un député dans l'insaisissable catégorie des *loose-fishes*. A la fin du parlement, il fit partie de la majorité bigarrée du vingt juin, sans qu'il fût possible de dire à quelle nuance il appartenait. Les élections nous l'ont ramené rouge écarlate; mais ceux qui le connaissent, assurent qu'étant notaire, il a eu le soin de n'accepter les programmes de la démocratie avancée (si programme il y a) que sous bénéfice d'inventaire.

Les motifs qui font agir M. Jobin sont difficiles à saisir : on ne peut juger de lui que par ses votes, qu'il ne daigne jamais expliquer. Il ne prend la parole que sur des questions locales et de peu d'importance. En revanche, il sait imiter la voix de quelques députés, et, dans les momens de tumulte trop fréquens ou chacun fait son cri, il contrefait quelqu'un de ses collègues. Il réussit encore mieux dans l'imitation du chien, du chat et des quadrupèdes en général.

A ces talens d'agrément, il en joint d'autres plus solides. C'est lui qui rédige les résolutions et les projets de loi que M. Marchildon fait imprimer sous son nom. Il s'en acquitte si bien que tout le monde y est pris. A moins d'être dans le secret, on ne saurait s'imaginer que le député de Champlain n'est qu'un pseudonyme. (Je prie M. Marchildon de ne pas me traduire à la barre pour l'avoir appelé *pseudonyme.)*

Les Rouges ont une maison à eux, une espèce de phalanstère où l'on a caserné le gros du parti, de crainte d'accident. Au plaisir que l'on y goûte de pratiquer en commun les vertus démocratiques et sociales, vient s'ajouter celui d'une sécurité que l'on n'aurait point si tous les adeptes étaient disséminés dans la capitale, dont la corruption ne le cède en rien à celle de Babylone; dans cet infâme Québec où l'on voit rôder sans cesse tant de lions rugissants qui, sous la forme des ministres ou de leurs affidés, ne cherchent qu'à surprendre et à dévorer les pauvres consciences républicaines.

C'est M. Jobin qui veille aux détails du ménage démocratique. Il a été élu *bonne* à l'unanimité, grâce à ses airs câlins et au sourire stéréotypé sur sa figure. C'est lui qui pourvoit aux viles nécessités de ce monde, tels que le boire et le manger; choses auxquelles ne saurait descendre le génie d'un Laberge ou d'un Papin.

C'est lui encore (ou c'est elle) qui, dans les momens de crise, berce sur ses genoux l'Enfant Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost, et donne, les jours de fête, un coup de peigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois.

Les divers travaux de M. Jobin ne sont pas de ceux qui font beaucoup de bruit au loin, et c'était un service à rendre aux citoyens électeurs du nouveau comté de Joliette que de leur apprendre ce que leur représentant fait à Québec.

GASPARD LE MAGE.

Rouge.
montra
saisissa-
tie de la
à quelle
carlate;
le soin
gramme

ne peut
uer. Il
d'impor-
utés, et,
n cri, il
ux dans

C'est lui
ldon fait
monde y
mer que
M. Mar-
pseudo-

stère où
isir que
tiques et
point si
corrup-
Québec
la forme
dre et à

que. Il
rire sté-
ssités de
saurait

e, berce
ite pour
Darche

nt beau-
ns élec-
que leur

E.